

La nouvelle immigration chinoise à Tananarive

CATHERINE FOURNET-GUÉRIN

Depuis les années 1990, plusieurs milliers de migrants originaires de République Populaire de Chine se sont installés à Madagascar, en particulier dans la capitale Tananarive. Ils y ont acquis une très forte visibilité par leurs activités essentiellement commerciales, concentrées dans un quartier du centre-ville. L'article s'intéresse tout d'abord aux manifestations de cette présence récente, puis à la perception qu'ont les « nouveaux Chinois » du pays et de leur ville d'accueil, et

enfin à la perception réciproque qu'en a la société malgache, souvent assez négative. Toutefois, l'apport que représentent les commerces chinois en termes d'amélioration du pouvoir d'achat des citoyens est souvent apprécié. La présence des « nouveaux Chinois » pose enfin la question de leurs rapports délicats avec le groupe des « anciens Chinois », installés depuis plusieurs générations.

Depuis le début des années 1980, la nouvelle politique d'ouverture menée par la République populaire de Chine s'est traduite par la reprise de courants migratoires de Chine continentale vers le reste du monde, grâce à des facilités accordées pour quitter le territoire. Les nouveaux migrants, désormais souvent originaires des zones urbaines aussi bien de Chine du sud que de Chine du nord, se dirigent préférentiellement vers les pays développés à économie de marché (Etats-Unis, Canada, Australie, Nouvelle Zélande, Union européenne et Japon), qui polarisent l'essentiel des flux. Dans ce renouveau de l'émigration chinoise à l'échelle mondiale, l'Afrique n'occupe qu'une place très marginale, puisque le continent ne représente que 0,35% de la diaspora chinoise dans le monde⁽¹⁾.

Dans ce contexte, l'immigration chinoise à Madagascar depuis les années 1990 est un phénomène encore méconnu, sur lequel il n'existe aucune étude. Dans les publications récentes consacrées à la diaspora chinoise, il n'en est pas fait mention⁽²⁾. Seuls quelques travaux consacrés aux « anciens Chinois » de Madagascar (cf. *infra*) évoquent cette nouvelle migration, de manière incidente, pour insister sur la différence entre les deux vagues, et toujours pour dévaloriser la plus récente⁽³⁾. Pour l'heure, c'est la presse malgache qui rend compte du phénomène, considéré du point de vue de la société d'accueil ou bien sous un angle économique. Les médias internationaux quant à eux s'intéressent à l'influence commerciale croissante de la Chine en Afrique⁽⁴⁾, sans jamais mentionner Madagascar dans ce cadre africain.

Or, le cas de la migration récente dans ce pays s'avère particulier, car il s'agit de l'un des rares pays d'Afrique où il existe une population ancienne d'origine chinoise, installée

pour l'essentiel durant la première moitié du XX^e siècle⁽⁵⁾. En ce sens, Madagascar s'inscrit davantage dans l'espace migratoire de l'Océan Indien occidental que dans celui du continent africain. On compte ainsi plusieurs dizaines de milliers de personnes d'origine chinoise à Madagascar, les estimations variant considérablement selon les sources⁽⁶⁾. La part de ceux qui sont appelés les « nouveaux Chinois » est difficile à mesurer, les chiffres de l'ambassade de Chine populaire étant eux-mêmes imprécis : en 2005, le Conseiller économique et commercial de l'ambassade déclare dans la presse que la « communauté chinoise » compte « entre vingt mille et cinquante mille membres », sans ajouter de précisions. Le recoupement de plusieurs sources permet de parler d'une dizaine de milliers de nouveaux Chinois au maximum.

1. Cf. Emmanuel Ma Mung, *La diaspora chinoise. Géographie d'une migration*, Géophrys, 2000, et Pierre Trolliet, *La diaspora chinoise*, Paris PUF, 2004.
2. Cf. Emmanuel Ma Mung, *op. cit.*
3. Cf. Lucile Rabearimanana, « Les commerçants chinois de l'est de Madagascar et leur intégration à la société autochtone au XX^e siècle », *Etre étranger et migrant en Afrique au XX^e siècle. Modes d'insertion et jeux identitaires*, L'Harmattan, vol. 2, 2003, p. 391-406. Cf. aussi Monique Lupo, « Les Métis sino-malgaches de Madagascar », *Annuaire des pays de l'Océan Indien*, XVII, CERSOI, Colloque « Métis et métissage dans le sud-ouest de l'Océan Indien », Presses universitaires d'Aix-Marseille, 2003, p. 159-176.
4. *Un œil sur la planète*, France 2, 2005 ; *Le monde diplomatique*, mai 2005, p. 6-7 ; *Le Nouvel Observateur*, n° 2166, 11-17 mai 2006, p. 76-78. Significativement, ces médias à destination du grand public s'intéressent à la présence commerciale chinoise en Afrique, sans doute en écho à la perception inquiète de la même présence commerciale chinoise en France.
5. Cf. Lynn Pan, *The Encyclopedia of the Chinese Overseas*, Singapour, Curzon Press, 1998.
6. Cf. Jean-Pierre Raison, « Les Chinois à Madagascar », in Doulet J.-F. et Gervais-Lambony M.-A. (dir.), *La Chine et les Chinois de la diaspora*, Atlante, p. 198-201 ; Lynn Pan, *op. cit.*, 1998 ; Monique Lupo, *op. cit.*, 2003 ; Pierre Trolliet, *op. cit.*, 2004 ; Lucile Rabearimanana, *op. cit.*, 2003.

On se propose donc d'étudier ici ce groupe de migrants récents, très identifiable car très fortement concentré dans la capitale Tananarive⁽⁷⁾, à la fois pour comprendre les logiques migratoires, les stratégies économiques et les pratiques socio-spatiales des nouveaux Chinois, mais aussi pour s'intéresser à la perception par la société d'accueil de ces nouveaux venus qui ont acquis une visibilité et une notoriété considérables eu égard à leur faible nombre. On montrera ainsi que cette migration récente s'inscrit à la fois dans des logiques identifiables à l'échelle de l'Afrique, tout en présentant des spécificités fortes à Madagascar en raison de la présence ancienne de migrants chinois, ce qui induit un inéluctable positionnement réciproque des deux groupes.

Un groupe installé depuis une dizaine d'années à Tananarive mais qui a rapidement acquis une visibilité et une notoriété très fortes

Une installation très visible au centre de la ville

Depuis moins d'une dizaine d'années, les nouveaux Chinois ont concentré leurs activités commerciales dans un quartier central de la capitale, Behoririka, qui est ainsi devenu pour tous les Tananariviens synonyme de *Chinatown*⁽⁸⁾. Ce terme est employé par tous, aussi bien dans la presse que dans le langage courant pour localiser un commerce (« C'est à Chinatown ») ou pour désigner le phénomène migratoire par une périphrase (« C'est vraiment Chinatown là-bas »). L'implantation chinoise à Behoririka s'organise autour d'un petit lac, creusé artificiellement à l'époque de la colonisation, devenu l'épicentre des activités chinoises. Cette polarisation s'explique tout d'abord en raison de la situation très centrale de Behoririka, excellente pour développer des activités commerciales à destination du plus grand nombre ; en outre, il s'agit d'un quartier où la présence chinoise, même diffuse, est ancienne, comme en témoigne l'implantation du siège de l'Association chinoise d'Antananarivo, fondée dans les années 1920. Behoririka a connu depuis quelques années une importante transformation paysagère, les anciens bâtiments bas ou à un étage ayant été progressivement rasés et remplacés par des immeubles à plusieurs étages, construits pour abriter des centres commerciaux chinois dénommés Cenvie, Nouveautés ou encore Sirène⁽⁹⁾... La physionomie du quartier a été complètement modifiée par la présence

commerciale chinoise (voir photos 1 et 2) ; en effet, auparavant, Behoririka était un quartier populaire, caractérisé par la présence de bidonvilles sur les berges du lac, lesquels contribuaient à la mauvaise réputation du quartier (débits d'alcool, trafics interlopes, présence de familles vivant dans la rue...). Ces bidonvilles ont été rasés par la municipalité en 1996, dans le cadre de la préparation de la ville à l'accueil des Jeux de la Francophonie en 1997, ce qui a permis de lancer une politique de réhabilitation du quartier, caractérisée notamment par la création d'un jardin paysager autour du lac, financé et entretenu par le concessionnaire automobile riverain Toyota. L'installation des centres commerciaux chinois est corrélative de cette transformation paysagère et sociale, qui a rendu le quartier plus sûr et plus avenant.

Ces profondes mutations paysagères du quartier suscitent des réactions de la part des Tananariviens. Un article de journal déplore ainsi la destruction du Calumet Club, « une boîte à la mode dans les années 1980 »⁽¹⁰⁾, tandis qu'un autre souligne que « en moins de deux ans, une quarantaine de bâtiments du vieux quartier de Soarano-Behoririka ont disparu au profit d'enseignes chinoises »⁽¹¹⁾. Par ailleurs, ces centres commerciaux exercent une fascination mêlée de rejet chez les habitants de Tananarive. En effet, nombreux sont ceux qui y voient un espace commercial à vocation utilitaire, tout en décriant l'architecture intérieure de ces centres commerciaux : on parle de « labyrinthe », de « dédale », « d'atmosphère oppressante » (termes employés par des clients malgaches) ; « Ces boutiques ressemblent à des cavernes, sans aucun souci d'aménagement ni de facilité pour la clientèle » estime un journaliste⁽¹²⁾. Cette impression négative est renforcée par la très forte fréquentation durant les périodes précédant les fêtes qui jalonnent l'année.

En 1998, ont été recensés quarante commerces appartenant à des nouveaux Chinois, alors qu'ils seraient environ

7. Lucile Rabearimanana écrit toutefois que « depuis quelques années, les principales villes de Madagascar sont envahies par de nouveaux commerçants chinois » (Rabearimanana, *op. cit.*, 2003), sans qu'il ait été possible de vérifier cette assertion : nulle part ailleurs il n'est fait mention de cette présence ailleurs qu'à Tananarive.
8. A Douala, l'émission télévisée *Un œil sur la planète* expose le même phénomène de désignation d'un quartier commerçant majoritairement chinois par le terme de *chintown*.
9. Les noms choisis sont français, afin de pouvoir toucher une large clientèle.
10. *L'Express de Madagascar*, 04 juillet 2004. Les années 1980 étant des années de pénuries alimentaires généralisées et de grandes difficultés économiques pour le pays, on peut sourire de l'évocation de ce haut lieu d'une vie nocturne qui était quasiment inexistante.
11. *La Tribune de Madagascar*, 2 juillet 2000.
12. *L'Express de Madagascar*, 4 juillet 2004.
13. *Revue de l'Océan Indien Madagascar (ROIM)*, juin 2005.



Centre commercial
à Behoririka

cinq cents en 2005⁽¹³⁾, et trois cents selon un homme d'affaires chinois installé dans le quartier, servant d'intermédiaire avec l'Etat malgache pour la gestion administrative des ressortissants chinois, monsieur Huang⁽¹⁴⁾. Cet homme est ainsi fier d'affirmer : « ce quartier, maintenant, c'est chinois. » Dans ces centres commerciaux, les employés sont cependant tous des Malgaches. De même, les commerçants ne sont pas propriétaires du terrain, en raison d'obstacles considérables à l'accession à la propriété du sol pour les étrangers à Madagascar, mais détenteurs de baux emphytéotiques, ce qui conduit à nuancer singulièrement la perception de ce quartier comme chinois : il s'agit avant tout d'une présence visuelle, mais nullement de l'appropriation foncière d'un quartier.

A Behoririka se trouvent également des restaurants chinois destinés aux commerçants pour le repas de midi, ainsi qu'un nouveau grand bâtiment ouvert en 2005, Casino 2000, vaste complexe comportant un casino déjà en service, un restaurant et un hôtel dont la mise en service est prévue pour 2006.

Les quartiers jouxtant Behoririka sont à leur tour gagnés par l'implantation de commerces chinois récents, qui côtoient alors

des restaurants chinois anciens, installés depuis des décennies. C'est ainsi qu'à Soarano et à Analakely, deux quartiers très centraux situés à proximité immédiate de Behoririka, de nombreuses boutiques chinoises ont ouvert, avec des sinogrammes de grande taille en enseigne (voir photo 3). Le marquage visuel est donc d'autant plus fort qu'il est très central.

En moins de dix ans, la transformation paysagère et fonctionnelle de Behoririka a donc été spectaculaire, sous l'impulsion des nouveaux Chinois et de l'action de la municipalité. Mais ce quartier, s'il représente le seul exemple d'une telle concentration géographique à Tananarive, n'est toutefois pas le seul à accueillir des activités liées aux nouveaux Chinois.

Des implantations ponctuelles dans les périphéries dynamiques

En effet, dans de nombreux quartiers périphériques de Tananarive, des magasins chinois, des casinos et des restau-

14. Nom modifié.

rants de grande taille (de plus d'une centaine de couverts, très rares à Tananarive) se construisent. Sont concernés les quartiers économiquement dynamiques, ceux abritant des entreprises en zone franche (lesquelles sont parfois la propriété d'entrepreneurs chinois, cf. *infra*), les principales zones industrielles de la ville au nord et au sud, ainsi que le long de la route de l'aéroport, dans la commune d'Ivato (sur laquelle se trouve l'aéroport de Tananarive).

Ces activités sont plus récentes encore que celles de Behoririka : elles datent pour la plupart des années 2000. Les constructions sont très modernes, de bonne facture, d'architecture chinoise contemporaine, à l'instar du tout récent restaurant Jim (voir photo 4), du supermarché Horizon Ivato (voir photo 5) ou encore du restaurant Sogecoa à Ivato (du nom d'une entreprise de BTP chinoise). Tananarive compte également une dizaine de casinos, dont la plupart ont été construits par les Chinois durant les dernières années. Ces casinos attirent une clientèle composée pour une part importante de Chinois, en particulier les migrants récents (cf. *infra*), mais aussi de Malgaches à qui ce nouveau lieu de loisir plaît beaucoup. Selon la presse, ces casinos auraient une fréquentation journalière moyenne de deux cent cinquante personnes.

L'absence de concentration résidentielle : il n'y a pas de Chinatown à Tananarive

Les nouveaux Chinois ont donc privilégié une implantation très centrale et très concentrée, ainsi que des installations dispersées dans les nouvelles périphéries dynamiques de l'agglomération.

Toutefois, en dépit des apparences et de l'usage du mot chez les Tananariviens, il n'existe pas de concentration résidentielle des nouveaux Chinois, ce qui interdit de parler véritablement de *Chinatown* à propos de Behoririka. L'utilisation abusive de ce terme renvoie simplement à une grande visibilité paysagère. En effet, si certains Chinois logent à proximité de Behoririka (et non pas seulement à Behoririka même, car le quartier est de petite taille), la plupart sont dispersés dans toute l'agglomération : « On cherche des logements partout », explique M. Huang. Cette dispersion résidentielle est facilitée par le fait que nombre de commerçants sont motorisés (cas rare à Tananarive), car ils ont besoin d'un véhicule pour transporter les marchandises. Tous sont alors locataires. M. Huang, installé depuis 1992 à Tananarive, habite par exemple le quartier d'Ampefiloha, à l'ouest de la ville, proche du quartier administratif. À l'inverse, Behoririka reste un quartier où la très grande majorité des habitants sont Malgaches, en

général d'un niveau social modeste (artisans, commerçants, employés...).

Ainsi, si les nouveaux Chinois ont incontestablement acquis une forte visibilité paysagère à Tananarive, leur nombre - quelques milliers - demeure très modeste dans une agglomération comptant entre 1,5 et 2 millions d'habitants, et leur implantation géographique s'avère beaucoup moins concentrée qu'il n'y paraît, et surtout que les Tananariviens ne veulent le croire.

Un groupe hétérogène, inscrit dans des réseaux transnationaux : Madagascar, une étape ?

Qui sont les nouveaux Chinois ? De la République populaire de Chine (RPC) à Madagascar

Les nouveaux Chinois sont tout d'abord des ressortissants chinois, titulaires d'un passeport de la RPC. Tous sont entrés légalement à Madagascar ; or, nombreuses sont les rumeurs accréditant l'idée selon laquelle certains d'entre eux seraient des clandestins (cf. *infra*). Dans les faits, les nouveaux Chinois ont bénéficié d'une conjoncture favorable : l'ouverture économique de Madagascar à la fin des années 1980, accompagnée d'une libéralisation des investissements et de la création du statut de zone franche pour certaines entreprises s'implantant dans le pays⁽¹⁵⁾. Dans ce contexte favorable à l'installation d'investisseurs étrangers, l'État malgache a signé en 1996 un accord avec la RPC facilitant l'immigration de ressortissants chinois.

Ces nouveaux immigrants constituent le seul véritable flux migratoire qui concerne actuellement Madagascar, tant le pays est pauvre, apparaît comme politiquement instable sur le long terme et globalement peu attractif. Seuls les Comoriens alimentent une modeste immigration en direction de la grande île. L'explication de cette attractivité de Madagascar pour les Chinois réside dans l'activité principale de ceux qui ont choisi ce pays : quelques 80% des nouveaux Chinois sont des commerçants. La vague migratoire de cette dernière décennie témoigne donc d'une forte spécialisation professionnelle, révélant que Madagascar est considéré

15. Cf. François Bost, « Les zones franches à Madagascar », in *Les zones franches en Afrique subsaharienne*, CFCE, coll. L'explorateur, 1999, p. 75-104 ; Mireille Razafindrakoto et François Roubaud, « Les entreprises franches à Madagascar : atouts et contraintes d'une insertion mondiale réussie », *Afrique contemporaine*, n° 202-203 (2002), p. 147-163.

comme un marché intéressant pour les biens de consommation courante.

Ces migrants sont pour une large part originaires du Fujian, région d'émigration traditionnelle de nouveau active depuis l'ouverture de la Chine dans les années 1980⁽¹⁶⁾, mais aussi de la région de Shanghai, et plus largement des régions du nord de la Chine, nouvellement touchées par l'émigration. M. Huang dit ainsi provenir « de la province du charbon, au nord de Pékin », tandis que M. Liu se dit originaire « du nord, entre Pékin et la Russie ». Les Chinois de Madagascar illustrent bien la diversification géographique de l'émigration chinoise, désormais généralisée à toute la partie orientale du pays et non plus seulement localisée dans les provinces méridionales et littorales.

D'autres Chinois installés depuis quelques années ne sont pas des commerçants. Un certain nombre d'entre eux, Chinois d'outre-mer originaires de Hong-Kong ou de Singapour notamment, ont investi dans les zones franches textiles. Il s'agit donc là d'une autre vague migratoire, distincte de celle originaire de Chine continentale. Enfin, d'autres originaires de RPC sont restaurateurs, hôteliers, gestionnaires de casinos, ou bien exercent dans le secteur des services, notamment aux ressortissants chinois, comme M. Huang⁽¹⁷⁾.

Les nouveaux Chinois à Tananarive : pratiques et représentations de la ville

Diverses informations relatives à l'insertion urbaine des nouveaux Chinois ont pu être recueillies⁽¹⁸⁾. La plupart consacrent l'essentiel de leur temps au travail, les commerces de Behoririka étant ouverts six jours sur sept, et les usines de zones franches sept jours sur sept. Les occasions de loisirs sont donc limitées. Parmi celles qui ont été identifiées, figure la fréquentation des casinos, qui sont d'ailleurs accusés de causer la ruine de certains nouveaux Chinois : selon M. Huang, certains ne pourraient désormais plus rentrer en Chine en raison de leurs pertes au jeu (« Les Chinois aiment bien aller au casino. Je déteste, ce n'est pas bon. Certains ont tout perdu. »). La fréquentation des restaurants chinois constitue une autre activité de loisirs à l'extérieur ; mais certains restaurants non chinois, dans les quartiers périphériques semblent accueillir une clientèle chinoise régulière : c'est ainsi que le Snack Zoom, situé dans la galerie commerçante jouxtant le plus gros hypermarché de la ville, a traduit sa carte en caractères chinois, ce qui témoigne de la fréquentation d'une clientèle exclusivement sinophone, car les anciens Chinois sont tous francophones (et

qui plus est, ne lisent souvent pas le chinois). Certains fréquentent la seule piscine de la ville ouverte au public, celle de l'hôtel Hilton, au prix d'entrée élevé. A leur domicile, les nouveaux Chinois peuvent avoir accès à un bouquet de chaînes télévisées par satellite, comportant des chaînes chinoises.

Les nouveaux Chinois peuvent se procurer à Tananarive des produits chinois importés pour confectionner leurs repas. Le supermarché Horizon Ivato, ouvert en 1999, situé en périphérie de la ville, à une quinzaine de kilomètres du centre, est approvisionné en produits alimentaires directement importés de Chine, sans traduction des étiquettes, ce qui prouve bien que la clientèle visée est davantage celle des nouveaux Chinois que des anciens. On y trouve également des couches-culottes chinoises, des produits de massage et d'acupuncture, des cosmétiques... Selon le gérant, 95% des références du supermarché sont importées de Chine.

La mention de la présence de couches-culottes dans les rayons peut prêter à sourire, mais elle peut également fournir une indication sur la situation familiale des nouveaux Chinois. En effet, on ne peut pas supposer que seuls des Malgaches les achètent, en raison de la situation très excentrée du supermarché et de la nécessité d'être motorisé pour s'y rendre. Les personnes interrogées ont donné des informations contradictoires sur cette question de la composition familiale des nouveaux Chinois : certains ont affirmé qu'il s'agissait essentiellement d'hommes venus seuls, notamment en raison de la très médiocre qualité du système d'enseignement malgache. Autre argument avancé, beaucoup de nouveaux Chinois, ne comptant pas s'installer définitivement à Madagascar, se considéreraient en transition et seraient donc venus seuls. A l'inverse, d'autres personnes ont expliqué que les commerçants venaient en famille. Une femme, chinoise d'origine née à Madagascar, professeur au Lycée français, déclare avoir eu dans sa classe un enfant de commerçants de Behoririka. En dépit de ses demandes répétées, elle n'a jamais réussi à rencontrer les parents, qui arguaient avoir trop de travail.

Les nouveaux migrants chinois semblent apprécier leur pays d'accueil. Madagascar est considéré comme un pays calme et sûr pour les ressortissants étrangers qui n'encourent guère

16. Emmanuel Ma Mung, *op. cit.*, 2000.

17. Le travail mené sur le terrain est à compléter, notamment pour tout ce qui concerne l'origine et le statut des nouveaux migrants : quelle est précisément leur origine géographique, quelles ont été les modalités pratiques de l'émigration depuis la RPC, comment s'organise la filière migratoire vers l'Afrique, quelles sont les motivations du choix de Madagascar etc.

18. Enquêtes menées en janvier 2006. Trois entretiens en français ont été menés auprès de nouveaux Chinois. Pour en réaliser davantage, il aurait fallu être accompagnée d'un interprète en mandarin, ce qui n'a pas été possible.



Lac Behoririka

de risques de malveillance ou de violence à leur rencontre. Tananarive, quant à elle, est perçue comme une petite ville, peu développée, alors que l'agglomération compte tout de même entre 1 et 2 millions d'habitants. Cette représentation témoigne du faible degré de développement de Madagascar par rapport à la Chine. M. Huang compare ainsi Tananarive, qui ne dispose que de quelques kilomètres de voies rapides, et ce depuis 2005 seulement, à Pékin et ses six périphériques autoroutiers : « à Pékin, on a déjà détruit les vieux quartiers » poursuit-il, avec un ton admiratif. Il considère donc Tananarive comme une vieille ville, sous-entendant qu'il faudrait raser les quartiers anciens, dans une optique de rationalisation. Il rejoint en cela les projets de M. Liu, architecte, qui rêve de construire un immeuble futuriste sur l'esplanade d'Analakely. Ainsi, les perceptions de la ville des Tananariviens et des nouveaux Chinois ne pourraient être plus opposées : pour nombre de Tananariviens, leur ville est gigantesque, trop grande, trop dense, trop peuplée, elle a grandi démesurément, au delà de ce qui est considéré comme raisonnable dans la conception malgache de l'espace⁽¹⁹⁾. Or, pour les nouveaux Chinois, Tananarive apparaît comme une petite bourgade assoupie qu'il conviendrait de moderniser le plus

vite possible. C'est toutefois sur la question de la pollution que les perceptions des Tananariviens et celles des Chinois divergent de la manière la plus frappante. En effet, les Tananariviens déplorent fréquemment les nuisances olfactives en ville, dues à un trafic routier dense et à la composition du parc automobile, largement vétuste. A la question « Qu'est-ce que vous n'aimez pas à Tananarive ? », une grande majorité de la population répondra la pollution. Or, les nouveaux Chinois ne considèrent pas du tout Tananarive comme une ville polluée, en raison de la très faible industrialisation de la ville, qui ne comporte quasiment pas d'industrie lourde. Entendre ainsi déclarer que Tananarive est agréable car non polluée est une assertion pour le moins incongrue pour quiconque connaît la ville et en a déjà respiré l'atmosphère âcre. M. Huang expose bien ce point de vue : « J'aime le climat ici. Et il n'y a pas beaucoup de pollution : il y a seulement les voitures qui polluent. Moi, je viens de la province du charbon, c'est très pollué ; pas ici, il n'y a pas d'industrie. »

19. Catherine Fournet-Guérin, *Vivre à Tananarive. Crises, déstabilisations et recompositions d'une citadinité originale*, Thèse de doctorat en géographie, Université Paris IV, 2002.

Plusieurs facteurs, liés au contexte local ainsi qu'à des éléments relevant de décisions internationales, conduisent toutefois à s'interroger sur la pérennité de l'installation des nouveaux Chinois à Madagascar. Rien ne permet en effet d'affirmer qu'ils comptent rester dans le pays, contrairement au groupe des « anciens Chinois » qui semble désormais définitivement installé, comme à la Réunion et à Maurice⁽²⁰⁾. Tout d'abord, il convient de relativiser l'importance réelle des liens économiques entre la Chine et Madagascar. Les nouveaux Chinois n'ont en effet pas acquis une place si importante dans l'économie malgache : les importations en provenance de Chine ne représentent qu'environ 10% des importations du pays, la France demeurant de très loin le premier partenaire. De même, les Chinois restent secondaires dans les IDE en zone franche : selon la DREE⁽²¹⁾, les capitaux d'origine chinoise dans la zone franche malgache ne représentent en 2004 que 12% des capitaux étrangers investis. Cette proportion est sans doute en recul en 2005, en raison de la fin des accords multifibres décidée au niveau international à partir du 1^{er} janvier 2005 : dans ce nouveau contexte économique, l'attractivité malgache a connu un déclin certain, comme celle de nombreux pays en développement ayant notamment investi dans l'industrie textile. La Mission économique annonce ainsi le départ de plusieurs entreprises franches (onze en 2005), dont des entreprises chinoises⁽²²⁾. Par ailleurs, une carte des investissements chinois en Afrique de 1979 à 2002 ne fait pas apparaître Madagascar⁽²³⁾, où la part des IDE originaires de RPC n'est effectivement que de 0,34% en 2004 (9% en incluant Hong Kong). Plus largement, un article rappelle que la Chine ne représente que 6% des IDE en Afrique en 2004⁽²⁴⁾.

Plus encore, les nouveaux Chinois se méfient de Madagascar, pays jugé peu sûr politiquement et économiquement : « Je me sens inquiet du statut politique de Madagascar, je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait. J'ai aussi des bureaux en Chine, à Hong-Kong, et aussi des logements, au cas où. (...) Ravalomanana⁽²⁵⁾ n'a pas encore assez fait pour sécuriser les investissements, par exemple au niveau des douanes. Les réticences persistent à l'égard des étrangers » expose M. Liu, gros entrepreneur à Tananarive, installé depuis quinze ans. Ces inquiétudes semblent confirmées par le classement de la Coface : Madagascar est classé « C » en risque-pays, ce qui signifie qu'il est considéré comme un pays dont l'environnement politique et économique reste très incertain.

Ce contexte fragile explique que, pour beaucoup de nouveaux Chinois, Madagascar peut seulement être considérée

comme une étape dans un parcours migratoire. M. Huang explique ainsi :

« En ce moment, on gagne très peu. Le coût de la vie a beaucoup augmenté : les loyers, l'essence, le riz... Beaucoup sont repartis ou sont partis en Afrique, au Ghana, en Côte d'Ivoire, en Guinée, en Afrique du Sud, au Botswana, en Zambie, au Mozambique. »

Madagascar pourrait finalement ne constituer qu'une étape dans le *China's African Safari*⁽²⁶⁾.

La perception des nouveaux Chinois par les Malgaches et par les anciens Chinois : mépris et méfiance

Le peintre Paul Gauguin dénonçait « l'enchinoisement » de la société tahitienne au XIX^e siècle⁽²⁷⁾. De la même manière, les Tananariviens semblent vilipender ce qu'ils considèrent comme « l'enchinoisement » récent, mais rapide, de Tananarive.

Une perception très négative de la part des Malgaches

Les nouveaux Chinois sont tout d'abord la cible de rumeurs dévalorisantes de toute nature qui circulent en ville, alimentées notamment par la presse.

Ces rumeurs concernent tout d'abord leur rapport au pays d'accueil en tant qu'étrangers : on accuse des nouveaux Chinois de malversations financières, d'évasion fiscale (la presse relate avec force détails l'arrestation d'une ressortissante chinoise à l'aéroport avec une valise de 200 000

20. Qui, à l'époque de leur arrivée, se considéraient tout autant en transition et comptaient revenir un jour dans leur pays d'origine. Cf. Lucile Rabearimanana, *op.cit.*, 2003.

21. « Les investissements directs étrangers en 2004 et la présence française à Madagascar », 2006, Ambassade de France à Tananarive, Mission économique.

22. « Le secteur textile à Madagascar », 2006, Ambassade de France à Tananarive, Mission économique.

23. Cf. François Lafargue, « La Chine, une puissance africaine », *Perspectives chinoises*, n° 90, p. 2-10.

24. Cf. Jean-Claude Servant, « La Chine à l'assaut du marché africain », *Le Monde diplomatique*, mai 2005, p. 6-7.

25. Marc Ravalomanana est le nouveau président de la République de Madagascar. Il est parvenu au pouvoir en 2002 dans un contexte politique très difficile qui a conduit à la paralysie du pays durant plusieurs mois. La crise de 2002 a alimenté la méfiance internationale envers Madagascar et a fragilisé son image. Cf. *Politique africaine*, « Madagascar, les urnes et la rue », n° 86, 2002.

26. P. Mooney, cité par Jean-Claude Servant, *op. cit.*, 2005.

27. Cf. Emmanuel Ma Mung, *op. cit.*, 2000.

dollars en billets), ou encore de trafic de visas malgaches. Ce dernier thème renvoie à la phobie de l'immigration clandestine, très développée à Madagascar. L'autre version de cette crainte consiste à évoquer des accords secrets qui auraient été signés entre l'État malgache et la RPC afin de favoriser l'immigration de Chinois à Madagascar : cet accord ne serait qu'une contrepartie exigée par la Chine, en échange de la construction à Madagascar du Palais des Sports et de la Culture dans les années 1990⁽²⁸⁾. Derrière cette rumeur figure en fait la crainte que Madagascar, vaste pays peu dense (30 habitants/km² en 2004), ne serve d'exutoire aux puissances démographiques du monde actuel, l'Inde et la Chine. En effet, Indiens et Chinois constituent les minorités les plus importantes numériquement à Madagascar, et qui plus est, elles y occupent des positions économiques privilégiées. Pourtant, il n'existe pas de flux migratoire similaire en provenance d'Inde et la part des investissements indiens en zone franche est négligeable. Ce thème du surpeuplement de la Chine qui chercherait des terres d'accueil pour ses populations surnuméraires sous-employées est très répandu à Madagascar : « On sert d'exutoire à la surproduction industrielle chinoise et aussi à son surpeuplement sans avoir grand chose à lui vendre qui ne soit pas des matières premières »⁽²⁹⁾.

Les nouveaux Chinois sont également accusés d'avoir introduit des organisations mafieuses à Madagascar. Le terme de Triade est évoqué dans la presse comme une menace imprécise, jamais avérée, mais qui entretient le mystère et la peur. Cette menace trouve un écho dans un article scientifique :

« Les rares articles de journaux que l'on peut recueillir font (...) référence aux bagarres, parfois sanglantes, auxquelles les « nouveaux Chinois » se livrent entre clans différents. Ces pratiques à Madagascar, ne sont que le prolongement des guerres de clans que l'on rencontre à Hong-Kong⁽³⁰⁾. »

Ces affirmations relatives à l'importation de « guerres de clans » ne sont nullement justifiées par l'auteur dans l'article, qui semble bien reprendre à son compte, sans vérification, les allégations de la presse malgache.

Enfin, les nouveaux Chinois sont décriés en tant qu'employeurs : ils sont réputés brutaux envers leurs employés malgaches, notamment en zone franche. De plus, la distance entre Chinois et Malgaches est renforcée par la question de la langue, qui cristallise également le rejet des nouveaux ressortissants. En effet, ceux-ci parlent le mandarin, et bien souvent ne maîtrisent que des rudiments de malgache, ce qui leur est reproché avec vigueur. Cette absence de maîtrise du malgache peut contribuer à une mauvaise compréhension entre patrons et employés, et favoriser

ainsi les rumeurs négatives, comme en témoigne cet extrait d'un article de presse : « La plupart des tenanciers de ces boutiques ne veulent parler ni français, ni anglais⁽³¹⁾, encore moins malgache afin d'éviter tout contact avec les acheteurs »⁽³²⁾. C'est sans doute le chroniqueur du quotidien de *L'Express de Madagascar*, répondant à l'acronyme de VANF, qui résume le mieux le sentiment des Tananariviens envers la nouvelle vague migratoire chinoise : « Même à distinguer entre les Chinois de longue date et les nouveaux arrivants, impossible de ne pas ressentir une sourde méfiance »⁽³³⁾.

Au-delà des rumeurs dévalorisantes, la présence chinoise en ville alimente des discours xénophobes, qui émanent d'une part des commerçants malgaches et de leurs relais d'opinion, et d'autre part des milieux intellectuels qui reprennent sans distance aucune le thème de l'invasion, alors même que les chiffres invitent à relativiser l'importance de la présence chinoise.

En effet, les commerçants malgaches bénéficient d'une large audience dans la presse, quotidienne ou périodique, qui se fait complaisamment l'écho de leurs préoccupations. Tous les articles se concentrent sur la concurrence commerciale, titrant sur l'inquiétude ressentie et développant abondamment des métaphores aquatiques : « marée chinoise », « déferlante de produits chinois », « Tana inondée par les produits chinois ». Le vocabulaire peut également relever du registre guerrier. Ainsi, un article publié dans *Le Monde diplomatique*⁽³⁴⁾ traite la présence commerciale chinoise en Afrique sur le mode de l'affrontement militaire : intitulé de manière révélatrice « La Chine à l'assaut du marché africain », on y trouve l'évocation de « l'offensive commerciale », d'une « stratégie parfois agressive », ou encore de la « longue marche commerciale vers l'Afrique ». Plusieurs expressions relevées dans la presse malgache confirment cette vision de la présence chinoise :

« La Chine de plus en plus présente à Madagascar. Une affluence qui inquiète » (titre d'un dossier spécial de la *Revue de l'Océan Indien Magazine*, juin 2005).

« Les produits chinois tuent nos marchés » (commerçant à Pochard, un marché de Tananarive, cité par la *Revue de*

28. Dans le même ordre d'idées, la construction annoncée d'un futur centre des congrès sur la route Digue, offert par la RPC, ne devrait pas manquer d'alimenter la rumeur.

29. *L'Express de Madagascar*, 25 novembre 2003.

30. Monique Lupo, *op. cit.*, 2003, p. 160.

31. Remarque particulièrement saugrenue car l'anglais est très peu répandu à Tananarive, surtout dans le commerce.

32. *L'Express de Madagascar*, 1er juillet 2004.

33. *L'Express de Madagascar*, 11 novembre 2005.

34. Cf. Jean-Claude Servant, *op. cit.*, 2005.

l'Océan Indien Magazine, juin 2005). « Nous sommes envahis par les produits chinois. »⁽³⁵⁾ « La vague de véhicules chinois est en train de submerger le parc automobile. »⁽³⁶⁾

Les intellectuels malgaches reprennent bien souvent ces assertions non vérifiées, en procédant de la même manière, c'est-à-dire en dénonçant sur un ton agressif la présence des nouveaux Chinois à Tananarive. Dans un article consacré aux métis sino-malgaches de la côte est de Madagascar, donc aux populations chinoises anciennement installées, une historienne malgache a recours au thème de l'invasion sans s'appuyer sur aucune donnée chiffrée : « Depuis quelques années, les principales villes de Madagascar sont envahies par de nouveaux commerçants chinois »⁽³⁷⁾. Un autre article, publié dans la revue de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Antananarivo, écrit collectivement par des membres du département de Civilisations ne prend pas plus de précautions scientifiques, affirmant ainsi :

« La peur de l'invasion a également fait son apparition avec l'installation dans le pays de nouveaux Chinois. Le Malgache établit une différence entre les Chinois installés de longue date et ceux fraîchement arrivés. Les premiers sont considérés comme des nationaux et les seconds comme des étrangers⁽³⁸⁾. »

Ainsi, des écrits universitaires reprennent l'opinion de la rue tananarivienne, alors même que le phénomène de l'implantation de nouveaux Chinois n'a fait l'objet d'aucune étude scientifique.

Certains écrits se font même l'écho d'une crispation identitaire : les quelques milliers de Chinois nouvellement installés, qui pour certains d'entre eux ont déjà quitté le pays ou ne comptent pas y rester longtemps, menaceraient l'identité malgache. Cette dernière ferait l'objet d'une attaque implicitement considérée comme délibérée : « D'ici peu, Tana sera conquise par les Chinois et bientôt ce sera le territoire tout entier »⁽³⁹⁾. Le chroniqueur VANF, fervent défenseur de l'identité malgache, et merina, n'hésite pas à écrire que la « singapourisation » menace le pays, développant l'analogie avec les « Malais⁽⁴⁰⁾ autochtones qui furent démographiquement et politiquement submergés par la diaspora chinoise »⁽⁴¹⁾. Durant des décennies, ce sont les minorités originaires du monde indien qui ont incarné ce rôle de menace identitaire, en raison de leur position économique dominante. Il semble désormais que l'arrivée d'un nouveau groupe de migrants, très visibles car urbains et s'imposant dans des secteurs économiques affectant la consommation, ait conduit à un déplacement partiel de cette position de bouc émissaire des frustrations malgaches sur les nouveaux Chinois. Les propos relevés dans un article de

presse en témoignent bien : « La population redoute une deuxième colonisation, de type économique. (...) "Les Malgaches ne veulent pas qu'on les humilie. Ils sont extrêmement susceptibles" » [citation d'une personne interrogée dans le même article]⁽⁴²⁾.

Un sociologue et homme d'affaires chinois a été interviewé dans un quotidien malgache. Les questions très agressives qui lui sont posées sont très révélatrices du présupposé négatif du journaliste à l'encontre de la minorité qu'il représente :

« Le marché du pays est de plus en plus envahi par les produits chinois.../ Les casinos tenus par des Chinois prolifèrent en ce moment, qu'en pensez-vous ?/ Vous pensez avoir des privilèges dans le domaine des affaires./ Comment expliquer alors cette méfiance permanente envers les opérateurs chinois ?/ Ce sont, peut-être, des conséquences liées à votre comportement de rester entre vous... ?/ Avez-vous le sentiment d'avoir une identité malgache ?⁽⁴³⁾ »

Enfin, les Tananariviens réagissent de manière particulièrement sensible à toute modification paysagère qui semble mettre en péril l'identité traditionnelle de la ville. Les Tananariviens sont extrêmement conservateurs en la matière : tout changement est perçu comme négatif, toute intrusion étrangère, en particulier en matière d'architecture, est perçue comme une atteinte à l'intégrité historique de la ville merina. Cette inquiétude envers la visibilité architecturale de la présence chinoise s'est exprimée à plusieurs reprises au cours d'enquêtes menées entre 2000 et 2001⁽⁴⁴⁾. Ainsi, une femme aisée habitant une belle maison sur la ville haute (c'est-à-dire la vieille ville) se désole d'apercevoir des constructions chinoises depuis chez elle :

« Il y a vingt-cinq ans, la vue de ma terrasse sur la plaine était magnifique, on voyait les jacarandas. Maintenant, on voit les constructions chinoises, comme cette pagode, c'est horrible. »

35. *La Tribune de Madagascar*, 2 juillet 2000.

36. *L'Express de Madagascar*, 13 octobre 2005.

37. Cf. Lucile Rabearimanana, *op. cit.*, 2003, p. 400

38. Cf. Collectif, « L'identité culturelle en question », *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines*, Département de Civilisations, Université d'Antananarivo, n° 13, 2004, p. 13-22

39. *La Tribune de Madagascar*, 2 juillet 2000.

40. On ne peut comprendre toute l'ampleur de cette comparaison si l'on ignore que l'origine malaise des Merina et des peuples des hautes terres de Madagascar est fortement valorisée par des mouvements identitaires nationalistes, pour mieux rejeter tout ancrage et tout apport africains.

41. *L'Express de Madagascar*, 18 juin 2002.

42. *La Tribune de Madagascar*, 2 juillet 2000.

43. *L'Express de Madagascar*, 21 février 2006.

44. Cf. Catherine Fournet-Guérin, *op. cit.*, 2002.

De plus, elle critique avec virulence l'aspect des maisons construites au pied de chez elle par des Chinois, qu'elle qualifie « d'affreuses ». Or, fait révélateur, elle ne s'offusque nullement des mêmes maisons modernes situées à proximité, tout aussi peu respectueuses de l'architecture traditionnelle de la ville haute, mais construites cette fois par des Malgaches.

Cette phobie de voir le paysage tananarivien se déformer sous la pression étrangère se double bien d'une crainte très forte de l'invasion par l'étranger, perçu comme *a priori* hostile. Une femme a le plus franchement exprimé ce sentiment, largement partagé surtout chez les élites :

« Nous sommes envahis, sauf dans la haute ville : il n'y a pas de *Karana* ⁽⁴⁵⁾, pas de Chinois. Je n'aimerais pas en voir dans mon quartier, des côtiers non plus, on n'a pas les mêmes traditions. Les Chinois ils construisent comme ils veulent, en style pagode : ils devraient se conformer au style du pays. Ces choses-là, ça nous marque beaucoup. Tana doit rester une ville merina. »

Toutefois, jusqu'à présent, aucune action populaire violente n'a été menée à l'encontre des minorités chinoises, alors qu'il existe ce qu'on appelle des OPK (opération *Karana*, c'est-à-dire des émeutes dirigées contre les avoirs des Indo-Pakistanaïes) : les manifestations de rejet demeurent pour le moment cantonnées dans le seul domaine verbal. C'est l'inverse de ce qui a pu se passer à la Réunion, où les constructions de style chinois ne font pas l'objet de controverse et peuvent même être valorisées en tant que patrimoine, mais où des magasins chinois ont été saccagés et incendiés lors des émeutes urbaines de 1991 et 1992 ⁽⁴⁶⁾.

Des discours stigmatisants émanant des anciens Chinois

On l'a vu, les nouveaux Chinois font l'objet de déclarations de rejet par la population malgache. Mais, plus inattendu, ceux qui s'auto-désignent comme les « anciens Chinois » développent également un rejet et un mépris clairement affichés envers ces nouveaux venus, auxquels ils ne souhaitent surtout pas être assimilés ⁽⁴⁷⁾.

Au cours d'entretiens menés avec des anciens Chinois, nombre d'entre eux ont évoqué spontanément la question des nouveaux venus, toujours pour marquer une distance entre les deux groupes. Les anciens Chinois insistent ainsi sur la grossièreté et la vulgarité des nouveaux Chinois, qu'ils illustrent de détails concrets : « Il y a une différence de culture flagrante » explique un homme d'une soixantaine d'années ; « Ils crachent par terre, ils parlent fort. On en a



presque honte » déclare une femme d'une quarantaine d'années. Les anciens Chinois reprennent également à leur compte les rumeurs dévalorisantes visant les nouveaux Chinois, notamment en accréditant l'idée selon laquelle ils seraient infiltrés par des organisations criminelles : « Ils viennent de parties de la Chine peu fréquentables, où il y a des mafias » affirme une jeune femme métisse sino-malgache. L'accusation de mépris, voire de racisme, envers la population malgache est également reprise, notamment par les métis sino-malgaches, qui s'identifient aux Malgaches sur cette question. Ainsi, sur nombre de thèmes, les anciens Chinois se positionnent davantage en tant que Malgaches qu'en tant que descendants de Chinois.

Plusieurs anciens Chinois ont également formulé une crainte de nature économique : évoquant avec humour le « tsunami des nouveaux immigrants », un homme d'affaires, revenu à Madagascar après avoir travaillé longtemps en Asie et en Europe, explique que nombre d'anciens Chinois craignent pour leurs positions économiques et voient également dans la présence croissante des nouveaux Chinois une concurrence très efficace qui pourrait leur être néfaste. C'est ainsi

45. Nom donné aux Indo-Pakistanaïes de Madagascar.

46. Edith Wong-Hee-Kam, *La diaspora chinoise aux Mascareignes : le cas de la Réunion*, L'Harmattan, 1996.

47. Hélène le Bail observe le même clivage au Japon, entre « *newcomers* » et « *oldcomers* » chinois, les uns se méfiant ostensiblement des autres et tenant à marquer leur différence. Sur le plan aussi bien sociologique que culturel (métiers exercés, réussite sociale à l'avantage des migrants récents au Japon), l'auteur souligne « le fossé entre les communautés ». Cf. Hélène le Bail, « La nouvelle immigration chinoise au Japon », *Perspectives chinoises*, 2005, n° 90, p. 11-23.

qu'un patron de restaurant chinois, métis, déclare : « Ils sont là juste pour les affaires ». Plusieurs personnes chinoises ont évoqué « l'appât du gain », reprochant explicitement aux nouveaux migrants de ne pas vouloir s'installer définitivement, de se considérer en transition. « C'est pour cela qu'il y a très peu d'enfants » affirme une femme. Idée confirmée, là encore sans vérification, dans un article universitaire : « Ils s'installent à Madagascar avec des idées matérialistes que les Chinois de la diaspora n'ont jamais connues »⁽⁴⁸⁾, alors même que les anciens Chinois sont tous venus de régions très pauvres dans l'unique – et bien compréhensible – but de s'enrichir pour pouvoir revenir en Chine. La meilleure preuve en est que ces migrants arrivés dans les années 1920 à 1950 sont pour la plupart venus seuls, en laissant leur famille en Chine, ce qui explique en particulier le fort métissage avec les populations malgaches⁽⁴⁹⁾.

Au-delà de ces marques de méfiance, les anciens Chinois considèrent qu'ils n'ont rien de commun avec les nouveaux. Beaucoup ont évoqué la difficulté de communiquer en raison de la différence de langue : les nouveaux Chinois ne parlent en effet que mandarin, alors que la langue d'origine des anciens Chinois est le cantonais. « Ils parlent mandarin, ils ne parlent pas malgache. C'est très difficile de communiquer. Ils sont là juste pour les affaires » explique un restaurateur chinois. Il existe une association chinoise, au sein de laquelle les nouveaux Chinois sont peu représentés, et qu'ils fréquentent peu. Toutefois, la présence croissante d'un groupe parlant mandarin et la nécessité d'intercompréhension pour les affaires ont poussé l'association à faire venir trois professeurs de Chine afin de dispenser des cours de mandarin.

Enfin, il existe des clivages au sein même du groupe des nouveaux Chinois, entre les commerçants et les autres (hommes d'affaires, entrepreneurs en zone franche...). Ces derniers méprisent les premiers, considèrent qu'ils ne s'intéressent pas vraiment à Madagascar, et dédaignent leurs manières jugées frustrées. Madame Liu, mariée à un ressortissant chinois installé depuis une quinzaine d'années, explique ainsi :

« Mon mari, il a peu de liens avec les nouveaux ressortissants. Il n'aime pas les commerçants qui sont là juste pour les affaires. Il fréquente des gens de la même vague que lui, dans les zones franches, dans les casinos. Mais ce ne sont pas des commerçants.

Elle reproche également à l'association de lui avoir fait comprendre que son mariage avec un nouveau Chinois, en tant que métisse sino-malgache, n'était pas apprécié des anciens Chinois. »

Une perception plus positive : l'essor de la consommation grâce aux commerçants chinois

« Le père Noël sera chinois » : le titre de cette chronique de VANF⁽⁵⁰⁾ se révèle être d'une tout autre teneur que les propos méprisants ou dénonçant une attitude économique belliqueuse de la part des nouveaux Chinois. Il s'agit là d'un aspect majeur de la présence chinoise à Madagascar, qui commence à être reconnu dans l'opinion publique tananarivienne et timidement dans la presse, à savoir le rôle moteur dans l'essor de la consommation en ville. En effet, il y a quelques années, de nombreux produits étaient inaccessibles à l'immense majorité d'une population tananarivienne massivement paupérisée : la plupart des habitants étaient mal chaussés, mal vêtus (beaucoup avaient recours aux friperies, c'est-à-dire aux vêtements de seconde main en provenance d'Europe), et, plus superficiel mais néanmoins révélateur d'aspirations citadines de consommation, ne pouvaient acheter de cadeaux, ou encore de décoration pour leur logement. Pour tous ces produits de consommation courante, l'arrivée sur le marché tananarivien de produits chinois, abondants et surtout très bon marché (souvent à un prix deux à trois fois inférieur à celui des produits malgaches ou importés équivalents) a permis à une très large part des citadins d'y avoir accès. L'émission *Un œil sur la planète*, donnant la parole à l'homme de la rue au Cameroun rend bien compte de cette révolution dans l'accès à la consommation permise par les produits chinois en Afrique : « Les Chinois, ils ont simplifié la vie. La vie est devenue un peu moins chère ». Ces propos auraient pu être formulés par un Malgache.

Ainsi, l'offre surabondante de produits chinois contribue largement à l'essor de la consommation populaire. Les Tananariens sont devenus en quelques années des consommateurs passionnés. Ils aiment flâner devant les vitrines, fouiller dans les cartons des magasins, s'arrêter devant les marchandises proposées à même le trottoir. Devant les magasins chinois, des revendeurs cèdent fleurs artificielles, vaisselle, ustensiles de cuisine, piles, réveils, chaussures, vêtements, etc. C'est à la veille des fêtes que la frénésie d'achat se manifeste le plus, lorsque les rues commerçantes d'Analakely et de Behoririka sont saturées de piétons. Les occasions les plus prisées sont Noël, la fête des

48. Cf. Monique Lupo, *op. cit.*, 2003, p. 173.

49. Cf. Lucille Rabearimanana, *op. cit.*, 2003.

50. *L'Express de Madagascar*, 8 décembre 2005.

Mères, et la fête nationale du 26 Juin, ces trois manifestations donnant lieu à une véritable soif de consommation dans toute la ville, qui touche toutes les catégories sociales sans exception. Désormais, beaucoup d'objets sont accessibles au plus grand nombre en raison de leur prix très modique. Tout au long de l'année, les Tananariviens apprécient pratiquer le shopping, sans forcément acheter, et tous les samedis après-midi, ces hauts lieux du petit commerce attirent une foule dense.

Cette diffusion des produits chinois dans toutes les catégories sociales s'accompagne également d'une diffusion géographique dans toute l'agglomération : pour toucher les consommateurs qui résident dans les quartiers périphériques et qui ne se rendent que très rarement dans les quartiers centraux, des commerçants chinois font appel à des revendeurs malgaches qui jouent le rôle de colporteurs, contactant d'abord les membres de leur famille élargie pour s'assurer une clientèle. Un enseignant à l'université, approché de cette manière par une parente éloignée qui a ainsi trouvé du travail, s'amuse de cette méthode de vente inédite à Tananarive et la compare avec humour à celle de la marque américaine Tupperware en Europe.

Plus important encore peut-être que les produits de consommation courante, qui ont permis aux Tananariviens d'être significativement mieux habillés depuis quelques années, c'est dans le domaine de la mobilité quotidienne que les produits chinois pourraient jouer un rôle décisif dans le développement de la ville. En effet, comme dans de très nombreuses métropoles d'Afrique, les transports en commun sont très onéreux à Tananarive et leurs usagers se plaignent de la médiocre qualité du service rendu. Or, depuis 2002⁽⁵¹⁾, les commerçants chinois ont importé des vélos à un prix jamais vu à Tananarive, où les vélos provenaient jusqu'alors exclusivement d'Europe : il en a été vendu à 50 000 Ariary⁽⁵²⁾ en promotion exceptionnelle. A ce prix, le vélo est amorti en quatre mois, à compter d'un aller-retour en minibus par jour ouvré (à 300 Ariary le trajet). M. Liu, entrepreneur, fabrique des vélos à Tananarive conçus en fonction de la demande malgache, c'est-à-dire adaptés aux mauvaises routes et aux « mauvaises habitudes », comme celles de « démonter, remonter, bricoler à l'infini » ; un peu plus chers, ces vélos sont vendus au maximum 100 000 Ariary. Il s'agit bien là d'une révolution dans la mobilité des Tananariviens, que l'on voit de plus en plus circuler à vélo dans les rues escarpées, étroites et très chargées en trafic automobile. Un journal signale que l'importation de motos et mobylettes chinoises était également sur le point de commencer en 2006, ce qui allait en rendre l'accès possible à

une part accrue de la population. Verra-t-on dans les prochaines années des motos-taxis sillonner les rues de Tananarive, à l'instar de celles de Cotonou ou plus récemment de Douala ?

Ainsi, nombre de Tananariviens reconnaissent l'amélioration de l'accès à la consommation qu'ont représentée les produits chinois importés. Certains, notamment dans les classes moyennes qui ont particulièrement souffert de la crise économique mais souhaitent maintenir les apparences d'un mode de vie qui les différencie des classes populaires, soulignent toutefois la mauvaise qualité de ces produits, pour marquer leur distance, ce qui ne les empêche pas de faire fréquemment un détour par Behoririka, à l'affût des nouveautés !

L'installation de nouveaux Chinois à Tananarive peut se lire à deux échelles. Tout d'abord, à l'échelle du continent africain, cette immigration s'inscrit dans une logique continentale. La Chine, devenue puissance exportatrice, cherche de nouveaux marchés, et a remarquablement su s'adapter aux besoins des populations citadines africaines au pouvoir d'achat en baisse depuis des décennies. En ce sens, Tananarive est à rapprocher du cas des capitales et des métropoles du continent africain. Mais à l'échelle nationale, cette migration chinoise récente, datant des années 1990, s'inscrit dans un des très rares pays d'Afrique où il existait une importante communauté chinoise, installée depuis plusieurs générations. Les questions soulevées par cette nouvelle immigration chinoise rencontrent donc des problématiques très spécifiques qui rendent son étude stimulante. Elle révèle tout d'abord les crispations qui traversent la société tananarivienne, laquelle trouve là un nouveau terrain pour développer sa filiosité envers les étrangers et la très ancienne thématique de l'invasion. Dans cette optique, les nouveaux Chinois peuvent par ailleurs servir de miroir à la situation des anciens Chinois. En effet, le nouveau flux migratoire témoigne du fort ancrage des anciens Chinois à Tananarive, tout en révélant la fragilité de leur position dans la société malgache. •

51. La crise politique avait conduit au blocus de la capitale ; le prix des carburants au marché noir avait explosé, aboutissant à la quasi paralysie du trafic automobile en ville durant plusieurs mois.

52. Soit environ 22 euros, un peu moins que le salaire minimum.